

Mémoire de la Meseta



Nous approchions du couvent da San Anton où Frédéric et moi-même avons posé pour la traditionnelle photo souvenir.

La route asphaltée passait sous une des arches du couvent encore debout.

Puis un peu plus loin sur ma droite, se dressait sur le sommet d'une colline : le fort en ruine de Castrojeriz. Il irradiait de soleil. Il était là, fier, encore debout après ces siècles de protection des millions de pèlerins qu'il a vu passé à ses pieds. Il semblait nous dire : « n'ayez pas peur je veille sur vous. Allez en paix ».



Une flèche du « camino » nous rappelait notre quête en nous indiquant la direction à prendre. Après une ultime rude et éprouvante ascension : la meseta m'est apparue, avec ses plaines et ses océans de blé verts.

Depuis notre promontoire, nous distinguons clairement entre les différentes parcelles cette langue de terre blanche qui se frayait un chemin et qui caractérisait le « Camino ». Il était bordé de part et d'autre de touches de rouge des coquelicots en fleur. Sa seule présence nous rassurait car elle nous indiquait que nous étions dans la bonne direction.



Dans cette peinture de maitre impressionniste, et dans cette immensité, on distinguait assez bien, le long du Camino ici et là quelques minuscules grappes d'humains. Insignifiantes. Un peu comme pour nous rappeler l'humilité dont nous devons faire preuve.

Cette vision de pèlerins solitaires ou en petits groupes, reliés entre eux par le camino m'a immédiatement donnée l'impression d'un chapelet de prière.

Nous nous sommes élancés en contrebas, et nous avons commencé à doubler quelques pèlerins disséminés le long du camino. Tous marchaient dans la même direction, et étaient espacés parfois de plusieurs centaines de mètre l'un de l'autre.

Une bonne partie de l'humanité semblait représentée ici même par ce chapelet de pèlerins. Pour mieux symboliser cette mosaïque de nationalité, parfois quelques pèlerins arboraient sur leur sac à dos, un signe distinctif, un drapeau ou autre permettant de deviner leur nationalité. Ici, un groupe de Brésiliens, là des Coréens, un peu plus loin des Argentins, un peu plus loin encore des Français ou des Espagnols. Tous marchaient en silence, en communion.

Je remarquais qu'en doublant les pèlerins, en dehors de quelques « Buen Camino » que nous nous lancions ici et là, il régnait une atmosphère étrange. Tous communiaient dans un profond silence avec pour seule musique de fond : le ressac des vagues de blés qui ondoyaient ou le petit cliquetis des bâtons de marche qui martelaient le Camino dans cette longue litanie

L'homme n'était pas intrus dans cette toile et dans cette musique. Il n'était pas non plus moins important. Il était un élément du tableau ou une partition d'un instrument. Il faisait partie de l'harmonie générale.

Pour mieux accentué ce sentiment d'harmonie et de communion entre le ciel et la terre, je remarquais quelque chose d'étrange dans le ciel d'un bleu azur sans que je puisse distinguer ce dont il s'agissait. En m'approchant je me suis rendu compte que cet objet se déplaçait également.

Plus loin, j'ai commencé à distinguer de plus en plus clairement que ce point dans le ciel était en fait un cerf-volant aux couleurs vives.

Mais d'où venait-il ? Qui tenait les ficelles ? Qui le guidait ?

Ce détail m'obsédait.

Un peu plus loin encore, je me suis rendu compte que je me rapprochais de ce dernier. J'allais enfin savoir et comprendre. En prolongeant vers le sol le fil d'ariane qui liait le cerf-volant au camino, j'ai alors pu identifier le pilote.

Il était accroché à son sac déjà bien lourd. Par ses pieds, par ses chaussures le pèlerin était lui-même en contact avec le Camino. Par le cerf-volant, il avait fait la jonction avec le ciel. L'ensemble était en parfaite communion. Le Camino était relié au pèlerin, le pèlerin au ciel azur.

A ce moment, j'ai ressenti un profond sentiment de quiétude et de paix. J'étais à mon tour en communion avec le Camino, le ciel et les pèlerins.

Pour mieux partager ce sentiment après une dernière petite ascension, je me suis retourné pour mieux apprécier ce tableau. J'ai fouillé dans mon sac, et recherché un biscuit. Alors que s'avancé dans ma direction une pèlerine, je lui ai tendu sans un mot ce biscuit. Elle m'a regardé dans les yeux. Son visage perlait de sueur mais au-delà de ce point de détail, elle rayonnait de ce même sentiment de paix intérieur et de quiétude. Nous nous comprenions. Elle a acquiescé d'un hochement de tête



pour me remercier et, toujours sans un mot, a poursuivi son chemin. Je n'attendais rien en retour. Sur le Camino on donne sans attendre en retour.

Jean-Christophe Rufin – Immortelle randonnée, Compostelle malgré moi (Éditions Guérin)

« Et là, dans ces splendeurs, le Chemin m'a confié son secret. Il m'a glissé sa vérité qui est tout aussitôt devenue la mienne. Compostelle n'est pas un pèlerinage chrétien mais bien plus, ou bien moins selon la manière dont on accueille cette révélation. Il n'appartient en propre à aucun culte et, à vrai dire, on peut y mettre tout ce que l'on souhaite. S'il devait être proche d'une religion, ce serait à la moins religieuse d'entre elles, celle qui ne dit rien de Dieu mais permet à l'être humain d'en approcher l'existence : Compostelle est un pèlerinage bouddhiste. Il délivre des tourments de la pensée et du désir, il ôte toute vanité de l'esprit et toute souffrance du corps, il efface la rigide enveloppe qui entoure les choses et les sépare de notre conscience; il met le moi en résonance avec la nature. Comme toute initiation, elle pénètre dans l'esprit par le corps et il est difficile de la faire partager à ceux qui n'ont pas fait cette expérience. Certains, revenant du même voyage, n'en auront pas rapporté la même conclusion. Mon propos n'a pas pour but de convaincre mais seulement de décrire ce que fut pour moi ce voyage. Pour le dire d'une formule qui n'est plaisante qu'en apparence : en partant pour Saint-Jacques, je ne cherchais rien et je l'ai trouvé... »